

On l'a vu, la plupart des critiques littéraires, des psychologues et même des philosophes ont **pris leur distance** avec la critique que fait Platon de la mimésis. On ne lui voit pas que des inconvénients et on ne la voit pas nécessairement comme trompeuse. Cette conception s'appuie sur le concept de *catharsis* énoncé par Aristote.



Guy Debord (1931-1994), en revanche, **a repris cette critique** et l'a approfondie. Il s'agit d'un essayiste et cinéaste qui refusa toute sa vie d'exercer un métier (« ne travaillez jamais » titulaire un de ses slogans et il fut repris au moment des manifestations de 1968). Il refusait l'étiquette de philosophe et se définissait comme « stratège ». Il est l'auteur d'un essai

paru en 1967, ***La Société du spectacle***.

Debord est le témoin du développement exponentiel des images dans notre société : le **cinéma**, la **télévision**, la **publicité** à l'ouest (et la **propagande** à l'est) nous mettent sous les yeux des images qui sont pour la plupart des *simulacres*, comme dirait Platon, des imitations de la réalité mais sous un aspect mensonger et flatteur qui vise à nous faire **consommer** davantage.

Car la critique de Guy Debord est d'abord celle du **capitalisme**, qui fonctionne avant tout, selon lui, sur le mode de **l'aliénation**. C'est donc une forme de folie, (un *aliéné* est littéralement un *fou*) à laquelle il faut répondre par une action révolutionnaire, la subversion, le détournement. Le capitalisme nous attend là où il faut que nous ne soyons pas. Il faut le dérouter, le perdre et refuser de se laisser enfermer dans son univers.

Debord se rattache à la pensée de Hegel et de Marx, et se compare aux **luddites**, ces activistes qui, au début de la révolution industrielle du XIX^e siècle, vandalisaient les métiers à tisser automatisés qui retiraient aux tisserands leurs moyens de subsistance. Il se revendique aussi de la **Commune de**

Paris et plus généralement des mouvements révolutionnaires **libertaires, anarchistes**.

Il fonde, avec des amis, **l'Internationale situationniste**, un mouvement qui vise à créer les conditions pour une révolution populaire, mais qui ne consistera jamais qu'en une douzaine de militants regroupés autour d'une revue à la parution irrégulière.

Au moment des événements de **mai 68**, leur vision des choses et les slogans poétiques qu'ils affectionnent (« Sous les pavés, la plage », « Jouissez sans entraves ») est pourtant assez centrale. Debord sera déçu des résultats obtenus en 68, jugeant que les syndicats ne sont pas allés assez loin en se satisfaisant de négocier une augmentation des salaires et quelques droits sociaux avec le gouvernement. **Il passera ses dernières années en Italie ou en Espagne**, et publiera quelques essais et films, sans jamais retrouver la célébrité que lui procura *La Société du spectacle*.

Dans sa critique des simulacres autour desquels la société capitaliste s'est organisée, Debord reprend une façon de voir présente dans *La République* de Platon ; mais il ne propose pas pour autant de s'en tenir à une poésie didactique ou un refus de tout art imitatif. Au contraire, l'art sous toutes ses formes est central dans sa démarche, et **ce ne sont pas les images qu'il rejette** (il tourne plusieurs films et la photographie est un art très prisé chez les situationnistes) mais la société qui est construite dans le rapport à ces images. Debord utilise volontiers le **détournement** des images, des citations pour leur faire dire une vérité, pour les réemployer à des fins révolutionnaires.

Si Guy Debord a échoué à faire émerger la société autogérée, la **république des conseils** qu'il appelait de ses vœux, les analyses qu'il a développées sur l'évolution de la société capitaliste (et des sociétés socialistes dont il a prédit la chute dix ans avant qu'elle n'intervienne) ont été largement **confirmées** par l'expérience. Lui-même a pu en faire le constat en 1988 dans son essai *Commentaires sur la société du spectacle*.

